

Fratrel ; il avait porté alors un habit couleur de cannelle, doublé de soie blanche. Le peintre qui avait reçu de la part de FRÈRE ABRAHAM une lettre de recommandation pour Merjai avait donné à la jeune fille tous les renseignements sur le compte du jeune homme qu'elle avait pris d'abord pour un officier français. Elle lui raconta aussi les tours qu'elle avait joués avec une camarade de Landau aux religieuses de Strasbourg et de Lyon. A son avis, il était préférable pour son amant d'étudier la médecine que de s'engager dans l'armée palatine, puisque les régiments en garnison à Mannheim pouvaient toujours être déplacés dans d'autres villes et quelle n'aurait pas voulu suivre son futur mari en Bavière qu'elle considérait comme un pays à moitié barbare. Merjai conservait toujours un souvenir délicieux de cette excursion.

Le matin du 4 septembre, le jeune homme qui était rentré la veille avec Charlotte à Mannheim fit une promenade mélancolique le long du Neckar, en songeant qu'il devait bientôt écrire à son père pour obtenir la permission d'épouser Charlotte. Le père de la jeune fille l'engagea le même jour à demander la permission de rester encore six mois à Mannheim, puisque lui-même allait rentrer dans ce terme en possession de son capital. Après de longues réflexions, Merjai rédigea le soir du 5 septembre, en buvant une bouteille de vin, une lettre dans laquelle il implora son père de donner son consentement à son mariage avec Charlotte et de le laisser encore six mois à Mannheim au lieu de le rappeler « dans un pays qui est rempli de forêts sombres et sauvages qui est rempli de loups et de cochons qui est hérissé par d'affreux rochers qui est couvert d'une froide bruyère qui est mêlée de ronces et d'épines. »

Cette lettre plut beaucoup à la belle Charlotte. Dans la suite, Merjai regardait comme le jour le plus fatal de sa vie la date du 14 septembre 1783, quand au sortir de la messe dans l'église des jésuites — c'était le jour de l'Exaltation de la sainte Croix — il trouva chez les Matthias une lettre, datée du 11. 9. 1783, dans laquelle F.-X. Merjai informa son fils que malgré les bons renseignements que l'abbé Putz lui avait, sur sa demande, donnés sur la famille de Charlotte, il insistait, pour des raisons pécuniaires, à ce que son fils quittât le service de la France et rentrât à Luxembourg.

Comme la plupart des lettres précédentes de son père, celle-ci plongea le jeune homme dans une profonde consternation. Pour sauver les apparences, il dit à Madame Matthias que son père était gravement malade. Son confident Lejay lui dit que lui-même regrettait beaucoup de ne pouvoir vivre en société de son fils qui était religieux dans une abbaye près de Strasbourg. Naturellement Merjai regrettait maintenant amèrement d'avoir dépensé pendant son voyage d'Italie l'argent qu'il avait gagné à la loterie palatine. N'ayant pas encore 25 ans, il ne pouvait disposer de l'héritage de sa mère, quoique son père fût son tuteur. Il rejeta également le conseil de Lejay de prier son père d'emprunter pour lui de l'argent à la riche abbaye d'Orval. Finalement cet ami lui conseilla de tenter une seconde fois ses chances à la